

A la façon de Fragson, il s'est assis au piano en se tournant franchement du côté des spectateurs. Le buste reposant sur le bras gauche, il s'est contenté d'effleurer le clavier de sa main droite sans jamais le regarder. Avec une adresse étonnante, il a su arpèger ainsi au vol, les harmonies essentielles de ses chansons. Et il vous a susurré, sur ce ton secret et confidentiel, les meilleurs morceaux de son répertoire que tous les discomanes connaissent par cœur.

Dans la salle, tout le monde est familiarisé avec son catalogue et lance avec assurance les titres des numéros les plus célèbres. Jack Smith sourit, flatté, mais se garde bien d'exaucer tant de vœux indiscrets. Il s'amuse à faire chanter l'assistance en chœur à ses refrains, puis disparaît avec un cordial sourire d'adieu. Et le public tout entier délire d'enthousiasme et rappelle sans fin la sympathique vedette du Gramophone...

Jack Smith a maintenant repris le paquebot pour le Nouveau-Monde. Vous êtes rentré chez vous et vous avez recherché ses disques les plus séduisants. Vous avez placé sur le plateau de votre appareil, *Blues Skie* ou *My Blue Heaven* et vous vous êtes laissé bercer par la caresse de ce chant discret et insinuant...

... Et vous vous êtes aperçu que la machine parlante vous apportait des joies musicales plus subtiles et plus complètes que l'audition directe. Jack Smith est un chanteur délicieux, mais le fantôme de sa voix est cent fois plus délicieux encore. Dans votre fauteuil, au Palace, vous vous êtes trouvé là à une certaine distance de l'artiste : le disque, au contraire, vous apporte, intacte, la sonorité ronde et harmonieuse que le microphone avait captée à quelques centimètres de ses lèvres. Aucune nuance ne vous échappe. Les soupirs, les murmures et les chuchotements sont infiniment plus émouvants sous cette forme et à leur sortie de la « chambre noire » de votre appareil que dans le vaste vaisseau brillamment éclairé du music-hall.

Magie de l'édition mécanique, envoûtement du piège de la cire. La machine nous permet ici d'obtenir des reproductions phonographiques plus vraies que l'original.

Ne nous dites plus d'un disque qu'il donne l'illusion parfaite de la réalité : s'il s'en tenait là, ce serait vraiment une bien pauvre chose. Ne savez-vous donc pas que la noblesse de la phonogénie est précisément de nous entraîner d'un coup d'aile au delà du réel ?

B. M.

## ***Nos Amis et nos Adversaires***

# **Claude Debussy**

« Nos amis et nos adversaires... » Cette rubrique qui, dans les premiers numéros de l'Édition Musicale Vivante, annonça les opinions bien diverses et contradictoires de plusieurs grands musiciens, cette rubrique doit s'inscrire de nouveau ici, au moins pour y recueillir un avis entre tous précieux : celui, posthume, de Claude Debussy.

Sans doute, au temps où vécut le grand musicien français, le phonographe, dans l'enfance, ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu depuis quatre ou cinq ans. Cependant, Debussy a porté sur cette forme de musique mécanique un jugement d'ordre général qui s'applique aussi bien aux appareils perfectionnés d'aujourd'hui qu'aux méchantes et nasillardes machines d'autrefois. C'est qu'il redoutait la vulgarisation de la musique tombant, par l'intermédiaire du phonographe, dans le domaine banal et perdant son mystère.

Qu'on lise ces quelques phrases extraites de l'une des chroniques que le directeur de l'Édition Musicale Vivante, alors rédacteur en chef de la Revue S. I. M., avait obtenues de Debussy en 1912, 1913, 1914. On y verra, clairement exprimée, une vive inquiétude concernant les conséquences du développement du machinisme musical.

« A une époque comme la nôtre, où le génie des mécaniques atteint à une perfection insoupçonnée, on entend les œuvres les plus célèbres aussi facilement que l'on prend un bock ; ça ne coûte même que dix centimes, comme les balances automatiques. Comment ne pas craindre cette domestication du son, cette magie qui tiendra dans un disque que chacun éveillera à son gré ? N'y a-t-il pas là une cause de déperdition des forces mystérieuses d'un art qu'on pouvait croire indestructible ?... »

Dans le même article, paru au mois de mai 1913, ces lignes conservatrices et inquiètes :

« ...Ces réflexions manquent de gaieté et il est étrange que les fantaisies du Progrès vous amènent à devenir conservateur. Qu'on se garde bien d'en conclure à une déchéance quelconque. Mais prenons garde à la mécanique qui a déjà dévoré tant de belles choses. Et, si l'on veut absolument satisfaire ce monstre, abandonnons-lui le vieux répertoire ! »

Debussy ne pouvait, en 1913, imaginer que ses œuvres à lui, tant d'orchestre que de chambre, seraient, quinze années plus tard, presque toutes enregistrées sur des disques de phonographe, et qu'elles feraient une concurrence sérieuse à ce « vieux répertoire » qu'il méprisait. (Il ne pensait pas davantage qu'il deviendrait l'un des auteurs les plus souvent joués dans les cinémas !)

On peut supposer que, s'il vivait encore, il déplorerait aujourd'hui comme hier, la diffusion extrême de la musique, de la meilleure comme de la pire, « cette domestication du son ». Dans son dédain de la foule, il ne pouvait admettre que la musique ne restât pas le privilège d'une élite. On pourrait facilement trouver dans ses articles de critique musicale dix passages en lesquels il manifeste, de façon plus ou moins vive, son horreur des tentatives faites pour répandre partout le goût de son art. Sa correspondance avec ses amis contient des preuves nombreuses de la force de son opinion. Voici deux extraits de lettres à Ernest Chausson :

« L'artiste dans les civilisations modernes sera toujours un être dont on n'aperçoit l'utilité qu'après sa mort, et ça n'est que pour en tirer un orgueil souvent idiot ou une spéculation toujours honteuse ; donc, il vaudrait mieux qu'il n'ait jamais à se mêler à ses contemporains, et même à quoi bon les faire participer par une représentation quelconque à une joie pour laquelle si peu sont faits ! » (26 août 1893).

« Vraiment, la musique aurait dû être une science hermétique, gardée par des textes d'une interprétation tellement longue et difficile qu'elle aurait certainement découragé le troupeau de gens qui s'en servent avec la désinvolture que l'on met à se servir d'un mouchoir de poche ! Or et en outre, au lieu de chercher à répandre l'art dans le public, je propose la fondation d'une Société d'Esotérisme musical... » (6 septembre 1893).

En dépit de ces opinions catégoriques on doit croire que, s'il avait pu apprécier phonographes et disques actuels, Debussy ne serait pas resté insensible au charme neuf ou, comme disait son ami Pierre Louys, à la volupté nouvelle des machines parlantes et chantantes. Qu'aurait-il dit de l'enregistrement de ses propres ouvrages ?... En tout cas, il n'aurait pu demeurer indifférent à la sonorité particulière et aux transformations subtiles que subit la musique quand elle est soumise au mystérieux filtrage de l'enregistrement, et, sans aucun doute, lui, l'amateur fervent des musiques de couleur, il aurait prêté une oreille attentive à quelques-uns de ces jazz dont les blues, les harmonies bleues seraient inconnues de la foule si Debussy lui-même n'en avait, au début de ce siècle, déclenché l'envol !

Partisan certain du phonographe à cause des voluptés qu'il lui devrait, et son ennemi probable ou possible en raison de sa formidable puissance de vulgarisation, Claude Debussy aurait figuré doublement dans la rubrique Nos amis et nos adversaires : il aurait compté parmi ceux-ci peut-être, parmi ceux-là assurément.

LÉON VALLAS.